

Allègre de 1361 à 1393. Un moment des Guerres de Cent Ans.

Après la lourde défaite des troupes royales françaises à **Poitiers en 1356**, le roi Jean le Bon et nombre de chevaliers français sont otages à Londres et en Angleterre. Le royaume de France partagé et ruiné est laissé en régence au dauphin, futur Charles V.

La couronne Anglaise réclame les terres royales de France et en possède une grande partie en Normandie, Bretagne, Bourgogne, Guyenne, Aquitaine.

Le traité de Brétigny est conclu en 1360, près de Chartres. Les Anglais et leurs alliés hexagonaux et continentaux imposent à Jean II le Bon de grandes concessions territoriales et financières, qui conduisent aussi à la création du *Franc* pour payer la rançon du roi.



La France en 1361

Des rivalités internes secouent la famille régnante de France. Le duc de Berry, demi frère du dauphin Charles va jouer un rôle définitif pour Allègre dont il sera coseigneur de 1365 à 1385.

Des troupes « anglaises » du roi d'Angleterre, restées en France, se trouvent congédiées après le traité de Brétigny. Elles ne sont pas souhaitées sur les terres anglaises où elles évitent d'entrer.

Livrées à elles-mêmes et sans moyens de subsistance, ces troupes se constituent en « *compagnies* », ou « *routes* » qui pillent et rançonnent bourgs et villes, et prennent des forts pour s'y « *reparier* ». Des bandes de voleurs agissent de même, qui n'étaient pas des troupes en guerre.

Selon Froissart, les capitaines des *routes* sont souvent des Gascons ou des Anglais, plus rarement des Bretons, et n'aident pas le roi de France à se débarrasser des pillards. Bien au contraire, ils vivent aux dépens du royaume dangereusement affaibli.

En Espagne. Le roi de France cherche, à défaut de les vaincre, à les déplacer hors de son royaume. Le roi de Hongrie songea à les utiliser contre les Turcs. Mais les *Compagnies* ne souhaitèrent pas aller aussi loin de leurs repaires, ni risquer de tomber dans des *embusches* sur des terres qu'ils ne connaissaient pas.

Du Guesclin sera chargé de les emmener en Espagne dans une sorte de croisade et moyennant paiement, pour chasser du trône Pierre le Cruel, et le remplacer par son frère Henri le Bâtard.

Appelé à son secours, le Prince de Galles chevaucha en Espagne, enrôla les *Compagnies* et remit Pierre sur son trône. Les *Compagnies* revinrent en France et s'installèrent en Guyenne... d'où le prince Noir les chassa. Du Guesclin réinstalla Henri après que son frère Pierre fut vaincu et tué.

Seguin de Badefol. Certaines de ces troupes, les « *Tard-Venus* », sont menées en 1360 et 1361 par le chevalier Gascon Seguin de Badefol, excellent stratège d'abord plutôt loyaliste, puis « pro anglais ». Elles s'installent à Brioude et pillent alentours. Seguin de Badefol occupe Brioude de 1361 à 1364 avec son armée appelée « La Margot », forte de 2000 à 3000 hommes.

La Marche. A la même époque Thomas de la Marche saccage l'Auvergne et le Velay.

Auvergne et Dauphiné d'Auvergne, Berry et Bourbonnais, Forez et Velay, marches des terres royales, se trouvent sillonnés par ces *routes* entre Bourgogne et Guyenne. Le roi les y tolère. Ce seront, avec la Normandie et la Bretagne, des terres que les *Compagnies fouleront, arderont et raderont* en profondeur, comme le paysan creuse son sillon.

A l'annonce de nouvelles périodes de conflits armés, les *Compagnies* étaient approchées tantôt par le roi de France, tantôt par son cousin anglais.

Allègre ? Reprenant les auteurs des siècles précédents, Félix Grellet et Georges Paul mentionnent qu'à ces occasions les « *Anglais* » ont pillé Grazac, qui ne prend le nom d'Allègre que depuis un gros demi siècle, et ont mis le siège devant le château d'Armand IV qui sera tué au cours d'une sortie de contre attaque en **août 1361**.

Des auteurs incriminent Badefol, d'autres Thomas de la Marche. Certains considèrent que *la ville et le château d'Allègre* ont été pris, d'autres que *seule la ville* fut razzée.

On se situe entre 1360 et 1364.

Le château de la première maison des d'Alegre est dans une configuration que nous ne connaissons pas. Aucun texte précis et fiable ne le décrit. L'enceinte extérieure, les portes de Monsieur et de Ravel, la deuxième enceinte, n'existent pas, construites plusieurs années plus tard par Morinot de Tourzel, baron d'Allègre en **1393**, puis par son fils Yves et son petit fils Jacques.

Mélanges et confusions sont possibles.

Qu'en disent les historiens qui se sont penchés sur cette période cruciale de l'histoire d'Allègre, seconde baronnie d'Auvergne et place forte importante ?

Truchard du Molin parle de la prise du château d'Allègre « par les Anglais ».CVSA.

Il fait allusion aux Guerres de la Marche qui touchaient à leur fin.

Son hypothèse est qu'il ne s'agissait en fait pas des Anglais mais des troupes de Thomas De La Marche, fils naturel de Philippe VI de Valois et de Blanche de Bourgogne, première épouse de Charles le Bel.

Le chevalier de la Marche était resté fidèle au roi Jean et au régent le dauphin Charles, futur Charles V. En juillet 1358 il avait reçu en récompense les châteaux de Nonette et d'Auzon.

Furieux de voir ses droits révoqués en septembre 1360 au profit du comte de Poitiers qui devient duc de Berry, Thomas de la Marche arma des compagnies dites « Bretonnes », qui mirent à sac cette région d'Auvergne. Dont Allègre, en août 1361, selon Truchard du Molin.

On pense maintenant que Thomas de la Marche n'avait pas pris le parti des Anglais alliés à la Gascogne. Ses troupes pillant à la même période dans la même région, les historiens semblent avoir pris des options différentes selon les influences qu'ils ont reçues et les documents auxquels ils ont donné leur préférence.

Félix et Emmanuel Grellet de La Deyte ont un regard un peu différent dans CVSA, paru en 1929. Ils abordent ce sujet en parlant des châteaux qui coexistaient à cette époque sur le volcan de Boury (voir ce chapitre). Les textes à ce sujet ne sont ni précis ni concordants.

Les archives du château, des plans, factures ou dessins nous répondraient...mais brillent par leur absence.

Félix et Emmanuel Grellet rappellent que Seguin de Badefol (voir ce nom) est l'un des chefs des bandes signalées plus haut.

Ce chevalier Gascon opère des razzias en 1360 et 1361 à partir de Brioude, jusqu'au Puy, pillant les places qu'il parvient à investir dont les manoirs situés au Nord d'Allègre et dépendant de cette baronnie, la tour ou le château à motte de Pouzols, le manoir des Guérin, à Pouzols, les Ignhes, le Chier, Chardon.

F et E Grellet ne doutent pas que le château d'Allègre ait pu être assiégé en 1361, comme les maisons fortes signalées plus haut, et comme le bourg d'Allègre qui n'était défendu par aucune fortification. Mais ils font remarquer qu'aucun texte ne dit que le château aurait cédé.

Au contraire le château fut ensuite habité par Alix (parfois Alips : F et E Grellet) de Chalencon veuve d'Armand IV et usufruitière du château tandis que son neveu Bertrand, fils de Casto ou Gaston de Sennetaire (Saint Nectaire) et d'Odine d'Alegre, sœur d'Armand, devait hériter de la baronnie.

Malgré les sièges de 1361 à 1365 le château resta habitable.

Il est peu probable qu'il ait été envahi par les troupes de Seguin de Badefol ou celles de Thomas de la Marche, alors qu'il a résisté au premier siège du duc de Berry, ne cédant qu'au deuxième avec renforts.

Pierre Guibours (le Père Anselme) écrit que Seguin de Badefol a pris « *la ville d'Allègre* ». S'il avait pensé que le château aussi avait été envahi, il l'aurait précisé comme cela était fait dans les actes où les d'Alegre étaient dits seigneurs de la *ville et château d'Allègre*.

A. Chassaing, lui, émet l'idée que la ville a été prise par Thomas de La Marche, capitaine des routiers :

« Quelques documents sont relatifs à un épisode inédit de la guerre des Anglais en Auvergne.

« Je veux parler de la guerre de la Marche, du nom du chevalier nommé Thomas de la Marche, qui, après avoir fidèlement servi le roi Jean, à la suite d'un différend avec le comte Dauphin et de la confiscation de ses terres, en 1360, se fit Anglais et ravagea les environs de Brioude pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'il fut tué. Il s'était emparé d'après ce document de dix-sept châteaux. »

Dans « Spicilegium Brivatense » et sa préface, A. Chassaing complète ce passage en ajoutant « Allègre était certainement au nombre de ces places : la prise de cette ville eut lieu au mois d'août 1361, Armand, le dernier seigneur d'Allègre de la première race, y fut tué. »

Si A. Chassaing parle de la ville d'Allègre, qui ne s'appelait déjà plus Grazac, en effet, et y associe la mort d'Armand IV, tué dit-on lors d'une sortie, il n'écrit pas que le château avait été pris.

Commentant ces épisodes de la Guerre de Cent Ans, A. Chassaing dit : « Cette époque si troublée et si malheureuse est représentée ici par le traité conclu le 4 avril (1364) entre les Etats d'Auvergne et Seguin de Badefol pour l'évacuation de Brioude et de Varennes ». Ce document figure in extenso dans le « Spicilegium Brivatense ».

Arnaud Amanieu, sgr d'Albret, fait office de médiateur dans ce traité entre, d'une part les gouverneurs du duc de Berry et d'Auvergne, le comte de Boulogne et d'Auvergne, le dauphin d'Auvergne et des seigneurs Auvergnats, et d'autre part le chevalier de Badefol et d'autres chefs de guerre, capitaines des « compagnies anglaises » de Brioude et de Varennes de Monlet, dont Bérard d'Albret.

Le traité est signé à Montferrand le 30 avril 1364, et les compagnies cesseront leurs hostilités en Auvergne et Velay.

Toujours dans son ouvrage cité plus haut, A. Chassaing donne le corps d'une « lettre de rémission » accordée en juin 1366 par Charles V aux Casadéens qui avaient collaboré avec les compagnies anglaises : « avec plusieurs compaignies et ennemis du Royaume (...) aucune foiz par paour, autre foiz pour recubre aucuns prisonniers, autre foiz pour eschiver qu'ils ne boutassent feux, et pour plusieurs autres causes raisonnables...aucune foiz leur ont vendu vivres, grains, vins, draps, chevaux, fers à chevaux, claux et plusieurs autres choses desquelles ils avoient besoing. »

Sont désignés là les « anglais » du camp de Varennes. Les Grellet ajoutent que s'ils s'approvisionnaient, d'ailleurs de force, à la Chaise-Dieu, c'est parce le château d'Allègre leur ayant résisté, ils ne pouvaient le faire aussi facilement à Allègre.

Marcellin Boudet, dans sa biographie de Thomas de La Marche, écrit : « Quand il eut ainsi bravé ses ennemis jusque dans leur capitale (Riom), Thomas remonta la vallée de l'Allier, non sans piller sur son passage, et courut défendre sa terre d'Auzon contre une diversion des royaux. Le seigneur d'Allègre s'était rangé de leur côté ; Thomas mit le siège devant Allègre, s'en empara, rançonna, saccagea la ville et le château. Armand d'Allègre, seigneur du lieu, dernier de sa race, succomba pendant le siège, qui est aussi le dernier fait d'armes du bâtard de France (août 1361).

Félix et Emmanuel Grellet contestent que Thomas de la Marche se soit emparé du château, tout en soulignant que ce fut plausible pour le bourg que rien ne protégeait.

Le 18 juillet 1365, à Senlis, Charles V octroie des lettres à Bertrand de La Rochebriant, chevalier et sgr du Broc. Ces lettres donnent acte à ce seigneur de la mort de son second fils, causée par « Thomas de la Marche, jadis chevalier », qui « résidait au château de Nonette, d'où il faisait la guerre contre la patrie d'Auvergne » ; et des dommages causées à ses terres du Broc « à la suite de l'occupation de Brioude et du camp de Varennes par ces damnées compagnies ».

Arnaud. Chez l'historien spécialiste du Velay qu'est Arnaud, il n'est pas fait mention de Thomas de la Marche, mais seulement des « routiers », des Anglais et de Seguin de Badefol. Le « bâtard de France » avait sévi en Auvergne plutôt qu'en Velay. Arnaud suit en la reprenant la thèse de Froissart. Il confirme que Badefol occupa Brioude en 1361 avec trois mille hommes, s'y maintint par la force pendant plus d'un an.

Des documents de l'époque établissent que Seguin de Badefol et « ses compagnies anglaises » occupèrent de 1361 à 1364 un plateau à l'Ouest du lac de Malaguet, près de la route menant d'Allègre à la Chaise-Dieu, à proximité d'Allègre et de Pouzols. Nommé « camp de Varennes », ce fut un ancien camp Romain, à en juger par les monnaies d'or qui y furent retrouvées. (CVSA, p.8).

Varennes est actuellement un village dépendant de la commune de Monlet et du canton d'Allègre.

D'après les Grellet une tradition locale encore vivace à la fin du XIXe siècle perpétuait le souvenir de la présence des « Anglais » au camp de Varennes.

Thomas de la Marche a pillé la région de mars 1361 à son dernier combat peu après août 1361. Il était mort en septembre 1361.

Seguin de Badefol occupa Brioude de 1361 à 1364.

En 1361 le saccage du bourg d'Allègre peut donc aussi bien être le fait de l'un comme de l'autre. Ils peuvent encore avoir été alliés pour cette circonstance.

Se fondant sur ce réseau convergent, F. et E. Grellet (CVSA) tiennent pour certaine l'hypothèse des saccages des manoirs vassaux d'Allègre et du bourg d'Allègre lui-même par des compagnies anglaises. Mais ils jugent que s'il a peut-être subi leur siège, le château d'Allègre n'a pas été pris. Voir : « Château ».

« Après avoir fortifié et relevé de ses ruines la ville d'Allègre, éprouvée par les assauts et incursions qui s'étaient succédées durant la guerre des anglais, ses sgrs y avaient développé le commerce par la création d'une foire et de marchés importants. » CVSA, p.17. note 4)

D'après Froissart, « Batailles et Brigandages ».
(IV. 69) et la suite.

Nous sommes en 1360 dès après le traité de Brétigny.

Les « routes d'Anglais », qui ne se sont pas désarmés entre deux épisodes de guerres de Cent Ans pillent ces mêmes régions.

Ces bandes, ou compagnies, commandées par des capitaines, sont composées de *Brabançons, Hainuyers, Flamands, Allemands, Bretons, Normands et Gascons*, « tous mauvais français appauvris par les guerres ». La paix faite, les « compagnies » furent enjointes par le roi de France de rendre les châteaux qu'elles avaient conquises.

Certaines le firent, d'autres « ne s'en voulaient mie partir si légèrement. (...) telles gens persévérèrent en leur mauveté et firent depuis moult de maux audit royaume ».

On voit en ces quelques mots la coïncidence entre la formation des routes d'Anglais et l'entrée en « rébellion » de Thomas de la Marche vers l'année 1360 lorsqu'il se voit retirer Nonette et Auzon quand Jean comte de Poitiers reçoit le Berry et l'Auvergne.

« Quand les capitaines desdits forts étaient partis courtoisement et avaient rendu de qu'ils tenaient, ils se trouvaient sur les champs, ils donnaient à leur gens congé. Ceux qui avaient appris à piller et qui bien savaient que le retour en leur pays ne leur était pas bien profitable, ou peut-être n'y osaient-ils retourner pour les vilains faits dont ils étaient accusés, se recueillaient ensemble et faisaient nouveaux capitaines et prenaient par droite élection tout le pire d'entre eux, puis chevauchaient outre en suivant l'un l'autre ».

Les « compagnies » s'étaient d'abord formées en Champagne, puis en Bourgogne, de plus en plus nombreux.

A carême ils étaient 15 000.

« Le plus grand maître entre eux était un chevalier de Gascogne qui s'appelait messire Séguin de Batefol. Quand le roi se rend compte que les compagnies ruinent le pays aussi sûrement que le roi d'Angleterre, « il en fut durement courroucé », et demande à Jacques de Bourbon son cousin, alors à Montpellier, d'assembler des gens d'armes et de marcher contre elles. Chevaliers et écuyers d'Auvergne, du Limousin, du Dauphiné de Vienne, de Provence et de Savoie, convergent sur Lyon. Jacques de Bourbon et ses troupes entrent en Forez dont la comtesse est sa soeur.

Le Forez est gouverné par Renaud de Forez, frère du comte récemment décédé.

Les capitaines des routes présentes dans les environs de Châlons sur Saône et de Tournus apprirent que Jacques de Bourbon avait réuni des troupes. Ils tinrent assemblée et décidèrent, dit Froissart « Nous irons contre ces Français qui nous désirent à trouver, et nous combattons à notre avantage si nous pouvons, non mie autrement, et (...) nous serons tous riches et recouverts pour un grand temps (...) nous serons si redoutés où nous irons que nul ne se mettra contre nous ...). »

« Si se délogèrent et montèrent contremont par devers les montagnes pour entrer en la comté de Forez et venir sur la rivière de Loire.

Ils prennent Charlieu et pillent les terres de Beaujeu.

Ils prennent quantité de *petits forts* du côté de Lyon.

« prirent un chastel et le seigneur et la dame dedans, lequel château s'appelle Brinay », à trois lieues de Lyon sur le Rhône.

Par ruse les capitaines font croire aux troupes de Jacques de Bourbon qu'ils ne sont pas plus de 5 000 hommes mal armés.

Regnault de Servolle, dit l'Archiprêtre, commande la bataille des chevaliers français, attaque les compagnies à Brinay le vendredi après les Grandes Pâques 1361. Les chevaliers furent vaincus et plusieurs membres de grandes familles perdirent la vie, dont Jacques de Bourbon mort trois jours après « la journée », son fils et le jeune comte de Forez.

Les Compagnies « en eurent grand gain tant sur la place comme en rançons de bons prisonniers. »

« Tantôt après la déconfiture de Brinay, ils entrèrent et se répandirent parmi la comté de Forez et la gâtèrent et la pillèrent toute **excepté les forteresses**.

« Et pour ce qu'ils étaient si grands routes qu'un petit pays ne leur tenait néant, ils se partirent en deux parts, et retint messire Seguin de Batefol la moindre part. Toutefois il y avait en sa route bien trois mille combattants.

Badefol s'installe à Eause qu'il répare et fortifie, et razzie de Lyon à Mâcon et Nevers.

L'autre *route* descend en Avignon en vue d'assiéger le pape et de lui demander rançon. Apprenant cela la bande de Séguin de Badefol descend elle aussi vers Avignon. Le pape pensa ordonner une croisade contre tous ces « anglais, gascons et allemands ». Puis, en échange d'une grosse somme de florins, il chargea le marquis de Montferrat l'emmener les Compagnies guerroyer en Lombardie...

La paix faite en Lombardie, au bout de quelques mois, les *routes* reviennent en France.

(V).

« Dont il advint que messire Seguin de Batefol qui s'était tenu tout le temps en sa garnison d'Ause (...) prit, embla et échella une bonne cité d'Auvergne qu'on dit Brioude et située sur la rivière d'Allier.

« Si se tint là dedans plus d'un an, et la fortifia tellement qu'il ne redoutait nul homme ; et couroit tout le pays d'environ jusques au Puy, jusques à la Case-Dieu, jusques à Clermont, jusques à Tillach (Chilhac), jusques à Montferrant, à Riom, à La Nonette, à Issoire, à Vaudable, à saint-Bonnet, Lastic et toute la terre le comte Dauphin, qui était pour le temps hostagier en Angleterre ; et y fit trop durement de grands dommages. Et quand il eut honni et appauvri le pays de là environ, il s'en partit par accord et par traité, et emmena tout son pillage et son grand trésor, et se retraits en Gascogne dont il était parti et issu.

Dudit monseigneur Seguin ne sais-je plus avant, fors tant que j'ai ouï dire depuis qu'il mourut assez merveilleusement.

« Dieu lui pardonne tous ses méfaits. »

(V. 17) Orthez, Hôtel de la Lune, 27 ans plus tard.

Le Bascot de Mauléon ajoute à Froissart, de nombreux détails sur Badefol à l'époque de la prise de Brignay. Avec eux, il y a aussi Ernauton bâtard de Campana, un autre chef gascon, un cousin, du Bascot. Il avait été capitaine de Carlat.

« Mais ce soir-là, à l'hôtel de la Lune, parla seul le Bascot de Mauléon :

« Je le vous dirai. Du temps passé, quand messire Seguin de Batefol eut tenu Brioude en Velay, à dix lieues du Puy en Auvergne, et qu'il eut guerroyé le pays et il s'en retourna en Gascogne, et donna à Louis Rambaut et à un sien compagnon qui s'appelait Limousin, Brioude et Eause sur la Saône. Le pays était pour le temps que je parle, si foulé et si grevé, et si rempli de Compagnons à tous lez que nul à peine n'osait issir de sa maison.

Louis Rambaut retournait régulièrement de Brioude à Eause sur la Saône. Vingt-six lieues d'un pays de montagnes. Mais ses *Routes* tenaient de nombreux forts en la comté de Forez et ailleurs, qui lui servaient de relais. Ni le jeune roi de France, ni les principaux seigneurs du pays ne levaient de lances contre lui tant ils avaient à faire dans le royaume. Un grand nombre de seigneurs étaient en otage en Angleterre.

Louis Rambaut avait à Brioude une fort belle femme. Lorsqu'il partait à Eause, il la recommandait aux bons soins de son compagnon d'armes, Limousin... qui **« fit de la bonne demoiselle si bonne garde qu'il en eut toutes ses volontés »**.

Rambaut l'apprit.

« De cette aventure il cueillit en si grande haine son compagnon » qu'il fit prendre Limousin pas ses *varlets* et courir à demi nu dans Brioude, précédé d'une trompette. A chaque carrefour on criait sa tromperie. Puis il le bannit de Brioude, ne lui laissant qu'une simple *cotte*.

Limousin avait été valet du baron seigneur de la Volte sur Loire. Il évitait d'en dévaster les terres. Il se rendit au château et y fut reçu par le sire de la Volte dont il se fit reconnaître. Le seigneur lui promit **« Limousin, mais qu'il soit ainsi que tu dis et que tu veux être bon et loyal Français, je te ferai la paix partout. »**

Ce qu'il fit. Quand Limousin **« put par honneur chevaucher »**, le baron de la Volte **« le monta et arma »**. Limousin décida de se venger de Rambaut dont il savait qu'il n'était accompagné que de trente à quarante lances lorsqu'il se déplaçait.

Des espions découvrirent que Rambaut venait de se rendre à Eause, et qu'il ne tarderait pas à en revenir.

Le sire de la Volte manda une chevauchée qui se réunit à Nonnay (Annonay), et dont il prit la tête.

Deux *embusches* furent organisées. L'une sur un pas où un pont enjambait la Loire près de Saint-Rambert en Forez, tenue par le vicomte de Polignac et le seigneur de Chalencon. L'autre à un gué en amont au-dessus du Puy, tenue par les seigneurs de la Volte, de Mont-Clau, Guérart de Sallière et son fils et par Louis de Tournon. Le bailli de Velay, Ploustrart de Vernet, le sire de Villeneuve-le Bas, étaient aussi du nombre.

« Et furent bien trois cents lances » partagées en deux troupes égales.

Louis Rambaut ne revenait jamais par le chemin de l'aller. Venu à Eause par Rambert, il retournerait donc à Brioude par **« les montagnes dessus Lyon et dessus Viane (Vienne), et en dessous du bourg d'Argental, et s'en allait tout droit devers le Monastier à trois petites lieues du Puy.**

« Et avait passé entre le chastel de Monistral (Monistrol) et Montfaucon, et s'en venait radant le pays vers un village que l'on dit la Batterie entre Nonnay et saint-Julien. »

C'est là, dans un bois, en un passage difficile qui mène parmi Nonnay, que Rambaut tomba dans l'embusche du sire de la Volte avec ses deux cents lances criant « La Volte ! ».

Rambaut fut pris. Limousin le livra au roi de France qui en fut heureux.

« Il me semble, à ce que j'ai oui recorder, qu'il eut la tête coupée à Villeneuve de lez Avignon ; et ainsi advint de Louis Rambaut. Dieu ait l'âme de lui. »

Ce soir-là, à l'hôtel de la Lune, avait parlé seul le Bascot de Mauléon...

(VI.) 1361.

En la même année que la prise de Brignay, en novembre 1361, mourut le jeune comte d'Auvergne, comte de Boulogne, duc de Bourgogne et d'Artois.

La Bourgogne allait à Jean II dit le Bon, roi de France.

Jean comte de Boulogne avait aussi l'Auvergne.

Charles V succédait en 1364 à son père Jean le Bon mort en Angleterre en avril 1364, « après qu'il eut « fait grandes paix et grandes alliances avec le roi d'Angleterre ».

Mais la guerre continuait en Normandie et contre le roi de Navarre.

Louis de Navarre, un frère du roi de Navarre avait parmi ses gens Robert Knoll et 1200 routiers : « Et étaient ces gens d'armes, qui tous les jours croissaient, logés sur la rivière de Loire et la rivière d'Allier... »

Ils avaient pillé une partie du Bourbonnais qui faisait alors partie du Berry, Moulins, Saint-Pierre-le-Moutier et Saint-Pourçain, et une partie de l'Auvergne.

Une Route se sépara de Louis de Navarre, de laquelle « Bernard de la Salle et Hortingo étaient conduiseurs ».

Les routes de Louis de Navarre « échellèrent » et prirent La Charité-sur Loire dont une grande partie des habitants s'enfuit en bateau et se réfugia à Nevers qui est à cinq lieues de là.

Louis de Navarre courut ensuite en Basse Auvergne, en Dauphiné d'Auvergne et en Berry.

1364.

Le Bascot de Mauléon tenait le château du Bié d'Allier. Il rançonnait le pays de la marche de Moulins, environ Saint-Pourçain et Saint-Pierre-le-Moutier. Il allia ses douze lances aux troupes de Jean de Grailly, dit et nommé captal de Buch, en Normandie. Vaincu par du Guesclin à Cocherel, le captal de Buch et le Bascot furent pris (...) et mis à rançon.

1364.

Jean d'Aimery, un chevalier anglais «le plus grand capitaine que nous eussions», raconte le Bascot à Froissart, à l'hôtel de la Lune, chevauchait le long de la Loire vers la Charité. Il tomba dans une embusche tendue par les seigneurs de Rougemont et de Vodenay. « (...) rançonné à 30 000 francs ; il les paya tous comptants. » mais jura de se venger « et pria aux capitaines, à Lamit et à Corduelle, au bourg de Pierregort, et à moi (le Bascot) ... que nous voulussions chevaucher avec lui ». Ils marchèrent sur Sancerre.

Un écuyer né en « Bourgogne des Basses-Marches », Guichard Albregon, s'était mis au service de la ville et du château de Sancerre. Un frère de Guichard, moine de l'abbaye de Saint Thibault près de Sancerre, eut vent du projet des routiers d'Aimery. Il prévint son frère qui organisa la défense avec le comte de sancerre et les chevaliers Louis et Robert, ses fils.

« Et là étaient en la compagnie des enfants de Sancerre, et venus pour l'amour des armes, et aider à défendre et garder le pays, messire Guichard Dauphin, le sire de Talus, le sire de Mournay, messire Girart et messire Guillaume de Bourbon, le sire de Coussant, le sire de la Pierre, le sire de la Palice, le sire de la Frète et plusieurs autres. »

400 lances furent réunies, chevaliers et écuyers de Berry et Bourbonnais, dont 200 mises à tendre une embusche dans un bois près de Sancerre.

La Compagnie de Jean Aimery passa la Loire à Peully. Le transbordement des hommes et des chevaux sur de multiples bateaux fut le moment choisi par Albregon pour les assaillir. Aimery est blessé, fait prisonnier, enfermé dans une maison de la ville, et mourra de ses blessures sans que Guichard Albregon en put retirer une rançon.

« Finalement là fûmes-nous tous pris, continue le Bascot, Carsuelle, Lamit, Naudon, le Bourg de Pierregort, Espiote, le Bourg de l'Esparre, Augerot de Lamougis, Philippe de Roe, Pierre de Courton, l'Esperat de Pamiers, le Bourg d'Armesen, et tant que tous les capitaines de là environ. »

Le connétable, Moreau de Fiennes, et les maréchaux, étaient chargés depuis quelques temps déjà par le roi de reprendre la Charité sur Loire. Louis de Navarre pillait la marche d'Auvergne à la tête de 2000 routiers, et avait envoyé Robert Knoll demander des renforts au comte de Montfort, en Bretagne. Mais la défaite de Jean Aimery près de Sancerre annonçait la perte de La Charité et des forts environnants.

Le duc de Bourgogne avait coupé les chemins d'approvisionnement des Compagnies enfermées dans La Charité. Louis de Navarre « allait en Normandie devers Chierebouc par l'ordonnance et avis du roi son frère ». Charles de Blois demanda à son frère le duc de Bourgogne de laisser libres les Compagnies de La

Charité à condition qu'elles « rendissent la forteresse et jurassent solennellement que, dedans trois ans, pour le fait du roi de Navarre ne s'armeraient (...). »

Du Guesclin conduisit les Compagnies en Espagne.

Ce que raconte Froissart dans son Livre Premier.

Au moment où il racontait cela, Le Bascot tenait encore le château de Thurit, en Albigeois, qu'il avait enlevé sans férier, avec cinq compagnons, tous déguisés en femmes portant des cruches...

(VII). Une nouvelle période de guerres approchait.

Les Compagnies furent sollicitées par le roi de France et par le Prince de Galles après les chevauchées d'Espagne.

Venu de Villeneuve d'Agen pour organiser la défense de Rodez et de Millau, le sénéchal anglais du Rouergue tomba dans une embuscade. Il s'échappa et gagna Montauban. Les « incidents de frontière » se multipliaient.

Otage en Angleterre, le duc de Berry fut autorisé à revenir en France pendant un an. Il se cacha et fit durer son séjour. Quand son frère Charles V entra de nouveau en guerre contre les Anglais, Berry s'abstint de retourner en Angleterre.

Le comte Dauphin d'Auvergne, et d'autres chevaliers français demeurés en Angleterre furent « *en grand souci de coeur* » dit Froissart.

Galles avait envoyé Guichard d'Angle, chevalier maréchal d'Aquitaine, en ambassade à Rome. La guerre reprise, il ne put retraverser la France. Il se trouvait en Savoie. Son gendre, « *bon Français des marches de Bretagne (...)* amena ledit chevalier et toute sa route à Riom devers le duc de Berry. Si ce offrit à être là bon Français, ainsi qu'il était ».

Les ducs de Berry et d'Anjou, tous deux frères de Charles V, appelèrent leurs chevaliers à la guerre par « *mandements grands et espéciaux* ».

Avec Berry étaient tous les barons d'Auvergne, de l'archiprêtré de Lyon et de l'évêché de Mâcon. On note messire Jean d'Armignac (d'Armagnac) son *serourge*, monseigneur Jean de Villemur, messire Hue (Hugues) Dauphin, Roger de Beaufort, les seigneurs de Beaujeu, de Villars, de Tournon, de Rochefort, Griffon de Montagu, de Chalencon, d'Apchier, d'Apchon « *et moult autres* ».

Avec son frère le duc d'Anjou, étaient Perducas d'Albret, le Bourg bâtard de l'Esparre, le Bourg de Breteuil, Perducot de Savoie, Ernaudon de Pons, etc.

Les Compagnies comptaient « *bien dix mille hommes combattants* ».

Les combats se situaient à *Caours* (Cahors), en Quercy, sur les marches de Limousin et d'Auvergne.

(VII. CCLXVII). L'archevêque de Toulouse et Jean d'Armagnac convertissent Cahors qui « *tourna française* » ainsi que « *plus de soixante que cités, que villes, que châteaux, que forteresses, parmi le confort des gens du duc de Berry, c'est à savoir, messire Jean d'Armagnac, et les autres qui chevauchaient au pays.* »

Froissart souligne que dans chaque camp ont lieu des actions, processions, etc. visant à persuader les peuples du bien fondé du choix de la guerre par leur souverain : « *(...) au vrai dire il était de nécessité à l'un roi et à l'autre, puisque guerroyer voulaient, qu'ils fissent mettre en termes et remontrer à leur peuple l'ordonnance de leur querelle (...)* et de ce étaient-ils tous réveillés en l'un royaume et en l'autre (...) ».

(VII. CCLXX). Trois mille combattants de Berry et d'Armagnac assiègent Royauville en Quercy où se tiennent douze mille hommes des Compagnies.

Guichard d'Angle, le captal et Jean Chandos, *font frontière à Montalban*, et ne trouvent pas de renforts pour briser le siège de Royauville, *Cantebruge* et *Pennebroch* étant occupés à assiéger Bourdeille.

Refusant de se rendre, les « Anglais » furent décimés par les Français qui « *avaient mis leurs mineurs en mine, et qui avaient leurs engins qui jetaient jour et nuit, si contraignirent ceux de Royauville que lesdits mineurs vinrent à leur entente, et firent renverser un grand pan de mur, par quoi la ville fut prise et tous les Anglais qui dedans étaient morts sans prendre à merci (...)* ».

Furent ainsi tués les capitaines de routes tels que *Aymemon d'Ortinge*, *Perrot de Savoie*, le *Petit Meschin*, *Jacquet de Bray*, *Ernaudon de Pans* (Pons).

Les comtes de Comminges, de Lisle, de Pierregort, le vicomte de Carmaing, et les « *autres Gascons* » regagnèrent leurs terres. Les sires Hue (Hugues) de Cravelée, Robert Briquet, Jean Cressuelle, Lamit, Naudon de Bagerant, le Bourg Camus, le Bourg de l'Esparre, le Bourg de Breteuil « *et tous ces gens des Compagnies* » (...) « *avaient mort, ars et détruit la terre du comte d'Armagnac et du sire de Labreth (d'Albret).* »

Thomas de Witevale sénéchal anglais du Rouergue tenait « *la ville et le château* » de Millau.

Du Guesclin prenait des villes et des forteresses, dont « *Vauclère* » en Rouergue.

Robert *Canolle* faisait passer Perducas d'Albret (d'Albret) du côté Anglais avec 500 *Gascons*.

(VII. CCLXXIII). Les Français abandonnent Cahors dont la *garnison* est jugée insuffisante pour résister à un siège anglais. Jean Chandos prend Montsac. Robert Knoll assiège Durviel, et y est rejoint par Chandos accompagné de Thomas de Felleton (Felton), le captal de Buch, Jean de Pommiers, Thomas de Percy, Eustache d'Aubrecycourt, et les chevaliers du Prince Noir qui tenaient Montauban, formant une route de 300 lances.

La garnison de Montsac ayant traité et s'étant rendue, « *et parmi ce ils demeurèrent en paix et ne leur ôta -t'on rien du leur (on ne leur vola rien)* », une garnison resta dans la ville comptant 20 *hommes d'armes* commandés par un chevalier capitaine nommé Robert Miton.

Les routes qui assiégeaient Montsac se reportent devant Durviel et s'ajoutent au siège conduit par Chandos, « *si eut là grands approchements et grands reconnaissances d'amour quand ils se trouvèrent tous ensemble* ».

Le siège de Durviel fut infructueux malgré de « *plusieurs assauts, escarmouches, paletis et grands faits d'armes* ». Il plut « *nuît et jour si continuellement que trop grevait aux hommes et aux chevaux* ». On abandonna le siège au bout de plus de cinq semaines et on alla sur la forteresse de Robert de Domme cousin de Pierre Sanglier « *en plus gras pays* ». Ce sont 1500 « *hommes d'armes* » et 2000 archers et brigands qui assiègent Domme qui résiste. Le siège est là aussi abandonné au bout de trois semaines.

Entre temps, le duc de Berry avait repris des places. C'est la région de Toulouse, *Gramath, Rochemadour, Villefranche en Toulousain*, que pillaient les Compagnies.

Villefranche de Toulouse revient aux « *Anglais* ».

Le Prince Noir mande par lettre que Chandos, Felleton, le captal de Buch, Knoll, remontent vers lui à Angoulême « *sur les marches de Limousin et d'Auvergne* » et « *y fassent guerre* ». Les seigneurs d'une part convainquent les capitaines des Compagnies « *car sans guerre ne pouvez vous vivre ni ne savez* ». Seigneurs d'une part, et Routes d'autre part, « *revinrent tout par accord devers le prince en la ville d'Angoulême qui leur fit grande chère* ».

(VIII. CCLXXVIII). A l'époque où Jean d'Evreux était sénéchal anglais en Limousin, vinrent des routes conduits par Bernard de Wiske (Wist), Bernard de la salle et Ortinge (ou Hortingo). Ils prirent le château de Sainte-Sévère, dans les marches de Limousin, qu'ils donnèrent à Jean d'Evreux.

Puis ils s'avisèrent que la mère du duc de Bourbon et de la reine de France demeurait dans le château de Belleperche en Bourbonnais.

Belleperche fut prise par « *les Anglais* ».

(VIII. CCXCIX). Le duc de Bourbon décida de reprendre Belleperche occupée par Wist, de la salle et Ortinge. Il prit le conseil du roi de France qui lui promit aide, installa son « *mandement* » à Moulins et à Saint Pourçain « *et eut tantôt foison de gens d'armes et de bons combattants ; et le vint servir le sire de Beaujeu à deux cents lances, le sire de Villars et de Roussillon à cent lances, et grand foison de barons et de chevaliers d'Auvergne et de Forez dont il était sire de par sa femme, fille à ce gentil seigneur monseigneur Bérault comte Dauphin* ». Ils furent rejoints par le maréchal de France Louis de Sancerre.

Le duc de Bourbon mit le siège du château dans lequel se trouvaient les principaux capitaines des *Compagnies*. Il fit construire une bastide dans laquelle s'abritaient les Français, entourée d'un fossé inondé « *comme une bonne ville serait (...) quatre grands engins (...) jetaient à l'estriyée nuit et jour pierres et mangonneaux tellement qu'ils dérompaient et brisaient tous les combles des tours et de la maison et abattaient la plus grand partie des toits.* »

Sa mère se trouvant sous le « *bombardement* » exhorta son fils d'arrêter. ce qu'il refusa pensant que c'était le seul moyen de reprendre la place.

Les troupes de Jean d'Evreux vinrent prêter main forte aux assiégés comme il l'avait promis, et installa « *à l'opposite* » des Français.

(VIII. CCC). Au bout de quinze jours de siège, la situation bloquée et pouvant s'éterniser, Chandos fut choisi comme héraut pour proposer au duc de Bourbon que les combattants se rencontrent sur un champ ouvert « *si en ait la victoire cil à qui Dieu l'ordonnera* ».

Bourbon refuse car ce serait donner satisfaction aux « *Anglais* » qu'il condamne de tenir prisonnière « *une ancienne femme seule entre ses gens* ».

Cantebruge et Pennebroch « *si ordonnèrent comme pour eux partir de là et emmener la dame et ceux du fort qui étaient grandement courroucés et travaillés des engins de l'ost.* »

(VIII. CCCI). quand ils furent prêts, les Anglais « *sonnèrent au matin leurs trompettes ; si s'armèrent et appareillèrent toutes gens et se trairent sur les champs, tout en arroi de bataille à pied et à cheval ainsi que pour combattre, bannières et pennons devant eux ; et là leva ce jour bannière messire Jean de Montagu neveu au comte de Sallebery (...) pipaient et cornaient leurs ménestrels en grand revel à l'heure de tierce (...) et madame de Bourbon et la firent monter sur un palefroi bien ordonné et arréé pour elle, et ses dames et ses damoiselles avec elle. Tout ce pouvaient voir les Français qui étaient en leur logis si ils voulaient (...) mais oncque ne s'en murent ni bougèrent.* » « *Si se départirent les Anglais et leurs routes à l'heure de midi.*»

Aubrecycourt et Jean d'Evreux accompagnaient la dame sur sa droite.

En cette formation, ils se retirèrent jusqu'aux terres du Prince.

(VIII. CCCII). Courroucé que les Anglais emmènent ainsi sa mère, Bourbon « *saisit comme sien le chastel de Belleperche que les Anglais avaient laissé tout vague* ».

Les Compagnies continuèrent à razzier le pays à partir d'Angoulême.

Les Français se retirèrent, chacun en son domaine, bien qu'ils fussent trois fois plus nombreux que les « Anglais ».

(IX. CCCIII). Le duc d'Anjou quitte Toulouse, rejoint à Paris le roi, les ducs de Bourgogne et de Berry, ses frères. Tous quatre frères décident d'ordonner « *deux grandes et grosses armées et chevauchées* » sur les terres anglaises d'Aquitaine. « *Anjou et sa Route gouverneraient l'une* » qui entrerait en Guyenne par Bergerac. Berry entrerait par Limoges et Quercy. Ils se rejoindraient devant Angoulême pour y assiéger le Prince.

On demanda au chevalier Du Guesclin de revenir de Castille « et qu'il serait prié qu'il voulût être connétable de France ».

Anjou va à Montpellier et lève une armée parmi les gens d'armes qui faisaient frontière aux Anglais de Rouergue et Quercy : « *le petit Meschin, Ernauton de Pans, Perrot de Savoie, le Bourg Camus, Antoine le Nègre, Lamit, Jacquet de Braye, et grand' foison de leurs routes dans la région de Cahors* ».

Berry « *s'en vint à Bourges en Berry, et fit grand mandement de chevaliers et écuyers de France, de Bourgogne et d'Auvergne.* »

« *Aussi le duc de Bourbon se retira en son pays et fit se semonce pour être en cette chevauchée et assembla grand foison de chevaliers et d'écuyers de la comté de Forez et de Bourbonnais.* »

Berry et ses routes chevauchent en Limousin, soit 1200 lances et 3000 brigands.

Avec Berry sont le duc de Bourbon, les comte d'Alençon et du Perche, (...), Jean d'Armagnac, Hughes Dauphin, Jean de Villemur, Hughes de la Roche, les sires de Villars, de Beaujeu, de Sérignac, Geoffroy de Montagu, Loys de Maleval, Raymond de Mareuil, Jean de Boulogne et Godefroy son oncle, le vicomte d'Uzès, les sires de Sully, Chalencon, Cousant, Apchier, Apchon, Jean de Vienne, Hughes de Vianne, **Ymbaut du Peschin**, et plusieurs autres bons chevaliers...

Tandis qu'Anjou et ses chevaliers interrompent leur action une fois arrivés devant Bordeaux, « *ses barons tenaient à garder leurs pays et faire frontière ne sachant ce que tenterait le prince de Galles* », Berry se présente devant Limoges et appelle du Guesclin pour prendre la ville.

Note : Imbault du Paschin est, avec Morinot de Tourzel, un des deux principaux favoris de Berry. Leurs carrières ont de frappantes similitudes...

(IX. CCCXII). « *Quand messire Bertrand fut venu au siège, si s'en réjouirent grandement les Français...* ». Limoges est prise et son évêque « *tourne français* ». Quelques uns des seigneurs français « *et entrèrent le duc de Berry (...) et les seigneurs de France dedans à grand joie, et en prirent les foies et les hommages, et s'y rafraîchirent et reposèrent par trois jours (...).* » A la demande de l'évêque Hughes de la Roche et Roger de Beaufort demeurent sur place avec 100 hommes d'armes.

(IX. CCCXIII). Le Prince assemble à Cognac « *1200 lances, chevaliers et écuyers, et 3000 hommes de pied* ». Son armée met le siège devant Limoges et mine les murailles. « *Monseigneur, nous ferons renverser quand il vous plaira un grand pan de mur dedans les fossés par quoi vous entrerez dedans la cité sans danger* ». Limoges est reprise par les Anglais. Au lieu de s'en tenir là, le prince fait massacrer les habitants pour la trahison de leur évêque qui est pris dans son palais et emprisonné en attendant qu'on lui coupe la tête. Les trois principaux chevaliers français affrontent les trois principaux chevaliers anglais, Villemur et Lancastr, Cantebrugge et Hughes de la Roche, Pennebroch et Robert de Beaufort.

(IX. CCCXVII.) « (...) mais fut la cité de Limoges courue, pillée et robée sans déport et tout arse et mise à destruction ; et puis s'en départirent les Anglais qui emmenèrent leurs conquêtes et leurs prisonniers et se retirèrent à Cognac où madame le princesse était, et donna congé à ses gens d'armes ; (...) .»

Le pape Urbain, « *qui nouvellement était venu de Rome en Avignon* », apprend que son évêque est prisonnier du duc de Lancastr qui l'a obtenu du Prince. Il négocie avec Lancastr et le sauve en le faisant libérer.

(X. CCCXVIII). Knoll ira jusqu'à chevaucher sur Paris et incendier les villages environnants. « *et il fut un jour et deux nuits devant la ville* ». Le roi voit les fumées depuis son logis en l'Hôtel Saint-Pol et songe à lancer une sortie. Olivier de Clisson l'en dissuade : « *vous n'avez que faire d'employer vos gens contre ces forcenés : laissez-les aller et se fatiguer ; ils ne peuvent vous enlever votre héritage ni par des fumées vous bouter dehors.* »

Informé de la prise et du massacre de Limoges, conseillé par « *l'avis du conseil des nobles et des prélats, et la commune voix de tout le royaume(...)* qu'il était de nécessité que les Français eussent un chef et gouverneur nommé connétable (...) » on songe à élire et armer du Guesclin qui « (...) *s'excusa beaucoup. Il se dit pauvre chevalier et de basse venue...* ». Le roi insiste « *...car je n'ai frère, cousin, ni neveu, ni comte ni baron en mon royaume qui n'obéisse à vous ; et si nul en était au contraire, il me courroucerait tellement qu'il s'en apercevrait : si prenez l'office liement ; et je vous en prie.*»

Du Guesclin devint connétable. Avec Clisson il chevaucha sur Robert Knoll en Anjou et le défit.

(X. CCCXXIX). **1371.** Mgr Jean d'Evreux avait pris Usson. Du Guesclin l'apprenant, « ... et tant exploita le connétable qu'il vint en Auvergne... » en compagnie du duc de Bourbon, des deux frères les comtes d'Alençon et du Perche, du comte de Saint Pol (...) des sires de Sully, de Beaujeu, de Rochefort, de Montagu, d'Hughes Dauphin (...) du sire de Chalencon et grand foison de bons barons et chevaliers des marches de France...

Leur siège devant Usson échoua.

De là les seigneurs allèrent voir le pape Grégoire en Avignon, et le duc d'Anjou qui était avec lui, tandis que du Guesclin chevauchait en Rouergue et reprenait Millau.

Il revint devant Usson accompagné des ducs de Bourbon et de Berry, avec des engins de Riom et de Clermont, et enfin enleva Usson, en 1371.

1372. La guerre se porte vers le Poitou, les marches d'Anjou, d'Auvergne et de Berry. Du Guesclin et son ost s'assemblent au duc de Berry, et sont 4000 hommes qui se présentent en Limousin devant Sainte-Sévère qui était à Mgr Jean d'Evreux, et que gardaient trois capitaines Anglais. Jean d'Evreux était alors à Poitiers. « Si vinrent Français et Bretons devant ladite forteresse, armés et pavoisés de bonne manière, et commencèrent à assaillir de grand volonté, chacun sire dessous sa bannière et entre ses gens. Si vous dis que c'était grand beauté à voir et imaginer ces seigneurs de France et la frique armoirie et riche d'eux ; car adonc à cet assaut il y eut par droit compte quarante neuf bannières et grand foison de pennons. Et là étaient ledit connétable et messire Louis de Sancerre, maréchal, chacun ainsi qu'il devait être, qui travaillaient moult à esvigourer leurs gens pour assaillir de plus grand courage.

Là s'avançaient chevaliers et écuyers de toutes nations, pour leur honneur accroître, et leur corps avancer, qui y faisaient merveilles d'armes ; car plusieurs passaient tout parmi les fossés qui étaient pleins d'eau, et s'en venaient, les targes sur leur tête, jusques aux murs (...) Etaient sur les fossés le duc de Berry, le duc de Bourbon, le comte d'Alençon, le dauphin d'Auvergne et les grands seigneurs qui admonestaient leurs gens de bien faire. Et pour la cause des seigneurs qui les regardaient, s'avançaient les compagnons plus volontiers et ne ressoignaient mort ni péril. » Anglais et Poitevins finissent par traiter et se rendre. « Ainsi se tinrent-ils (les français) depuis une heure de tierce que la forteresse fut rendue, jusques à basses vêpres, tous rangés et ordonnés sur les champs en dehors de Sainte-Sévère, attendant les Anglais et les Poitevins... ».

(X. CCCXLVIII). Les Anglais prennent Niort. Les Français prennent Saintes, Saint-Angély, la Rochelle. La dame de Mortemer se met à obéissance du roi, ainsi que toute sa terre et son château de Dienne.

Du Guesclin assemble une armée à Angers et prend un grand nombre de places en Bretagne « qui obéirent à lui et non plus à Robert Knoll » ... « ainsi, sans énorme victoire, à force, à force, on avait tout repris. Bientôt, de toutes leurs conquêtes, ne resterait aux Anglais que Calais ! » ajoute non sans humour Henry Pourrat.

(XI.) Il semble que le roi souhaitait plus encore le départ des Compagnies que celui des Anglais : « Ces gens des Compagnies qui avaient appris à piller et à rober (...) firent en cette saison trop de maux dans le royaume de France tant que les plaintes en vinrent au roi. Le roi (...) n'en savait que faire. »

On songea au comte de Coucy. Il était français mais gendre du roi anglais : il avait choisi de ne pas se mêler de cette guerre et courtoisement il avait été excusé d'une partie et de l'autre. C'eût été pourtant délicat d'être tout seul en paix, il alla donc se battre en Italie au service des papes. Or il avait des prétentions au duché d'Ostrie (Autriche) se trouvant par sa mère le plus proche du duc dernier mort. »

On lui suggère d'emmener les Compagnies se battre pour lui en Autriche. ce qu'il accepta pourvu qu'on l'aide à financer cette chevauchée. Ce que le roi accepta.

Une trêve fut conclue entre Anglais et Français.

Mais les « routiers », notamment ceux de l'archiprêtre, Arnaud de Cervole, poursuivirent leurs pillages.

A la Saint Michel 1375, les Compagnies acceptèrent cependant de suivre le sire de Coucy vers l'Autriche.

En passant ils pillent l'Alsace.

Voyant les « routes » arriver, le duc d'Autriche fait pratiquer la « politique de la terre brûlée » : « brûlèrent tout au devant jusqu'à bien trois journées de pays ».

Les Compagnies trouvèrent ainsi un pays dévasté où il n'y avait rien à prendre.

Ils songèrent qu'ils étaient là en terre peu intéressante par rapport à « ce gras pays de France, de Berry et de Bretagne » et « ils ne savaient que donner à leurs chevaux, si furent tout ébahis ».

On décida de rentrer en France : « Retournons, retournons en France, ce sont mieux nos marches, « mal de hait » qui ira plus avant. »

Constatant que ses troupes ne veulent plus avancer, Coucy leur fait remarquer qu'il s'est endetté auprès du roi de France pour les payer et qu'il voit une trahison dans leur attitude : « seigneurs vous avez pris mon or et mon argent, dont je suis grandement endetté, et l'argent du roi de France et vous êtes obligés par foi et par serment, que de vous acquitter loyaument en ce voyage. »

Les capitaines des « routes » et les Bourguignons répondent que le Rhin ne peut être traversé qu'en bateau en cette saison, qu'ils camperont en deçà pour le moment, qu'il traverse, lui, pour montrer le chemin et trouver le riche pays qu'il a promis. Ils ajoutent que c'est lui qui les a trahi en leur faisant miroiter un pays riche et gras ... « ... passez devant et nous suivrons... ».

Pour mieux le surveiller, ils mettent Coucy au milieu d'eux.

Craignant d'être livré aux Autrichiens, Coucy s'évade déguisé, avec deux de ses hommes, et parvient en France.

Coucy fut envoyé auprès du roi d'Angleterre négocier une paix.

(XII. 1378).

La Guyenne était reprise.

Le roi de France songeait à assiéger Bordeaux. Il appela la noblesse de chevalerie de France. Les ducs de Berry et de Bourbon, le comte de la Marche, le Dauphin d'Auvergne, le désormais connétable du Guesclin, rassemblèrent « toute la fleur de chevalerie » d'Auvergne, Limousin, Poitou et Gascogne, et un subside de « *bien deux cent mille francs* » fut levé en Languedoc.

Bien qu'on lui apprit que les Anglais avaient formé une flotte importante pour reprendre pied en France, le roi se ravisa et renvoya ses armées... mais quant aux pauvres gens « qui avaient été travaillés de payer si grosse somme, je vous sais bien dire qu'ils ne rurent pas leurs deniers » !

Les Compagnies étaient revenues en France.

Geoffroy Tête-Noire, un capitaine Breton, prit Ventadour, puis plusieurs forteresses en Gévaudan et en Bigorre. Il guerroyait tantôt pour la France, et tantôt pour l'Anglais.

Aymerigot Marcel (Marchès) pille l'Auvergne que du Guesclin est envoyé délivrer.

(XII. LXIV). 1380. Du Guesclin arrive à Moulins où le reçoit le duc de Bourbon. Puis il gagne Le Puy en pèlerinage.

« En ce temps se tenait le bon connétable de France messire Bertrand de Claiquin en Auvergne, à grands gens d'armes ; et se tenait à siège devant Chastel-Neuf de Randon à trois lieues de Mende et à quatre lieues près du Puy ; et avait enclos en ce chastel, Anglais et Gascons ennemis au royaume de France qui étaient issus hors du Limousin où grand foison de forteresses anglaises avait. »

Il jura de ne partir que le château repris, et mena plusieurs assauts.

Du Guesclin tomba malade « *de laquelle (maladie) il coucha au lit. Pour ce ne se défit mie le siège, mais ses gens plus aigres que devant. De cette maladie Bertrand de Claiquin mourut ; dont ce fut dommage pour ses amis et pour le royaume de France.* »

13 juillet 1380.

« Si fut apporté dans l'église des Cordeliers au Puy en Auvergne, et là fut une nuit ; et lendemain on l'embauma et appareilla, et fut mis en son cercueil et apporté à Saint-Denis en France ; et là fut enseveli assez près de la tombe du roi Charles de France, lequel l'avait fait faire dès de son vivant ; et fit le corps de son connétable mettre à coucher à ses pieds.

« Et puis fit faire en l'église Saint-Denis son obsèque aussi révéramment et aussi honorablement comme si ce fût son fils ; et y furent ses trois frères et les notables hommes du royaume de France. »

On dit que, ne voulant se rendre à quiconque qu'à messire du Guesclin, les Anglais se rendirent le jour même de sa mort, et déposèrent les clefs de Châteauneuf-Randon sur son cercueil.

L'embaumement et le transport du corps de du Guesclin furent émaillés de péripéties dont le résultat fut un « éparpillement » de ses « reliques ». Ses viscères ont été placées dans un enfeu de l'église Saint-Laurent, au Puy. Sur son caveau on peut lire :

CI GIT

honorale homme et vaillant
messire Bertrand Claiquin
comte de Longueville
jadis connetable de France
qui trepassa l'an 1380 le 13^e jour de juillet

Le transport de Châteauneuf-Randon au Puy, et les conditions d'embaumement, imposèrent de « re-préparer » son corps à Montferrand.

Le 21 juillet 1380, les comptes de Montferrand présentent :

« (...)

Item ledit jour furent achetées à Clermont huit torches qui pesèrent vingt quatre livres de cire, pour donner au corps dudit mons. Bertrand, lequel fut porté chez les frères mineurs et là fut bouilli en l'eau, et lui fut ôtée toutes la chair des os, et fut enseveli dans le choeur de l'église, et là faite sa remembrance, et nous fîmes bien notre devoir envers ledit corps ainsi comme mons. de Berry nous avait écrit, et coûtèrent les livres desdites torches de la somme de soixante douze sols, montant les vingt-quatre livres, pour tout la somme de soixante douze sols ; item ledit jour fut donné le présent de la ville aux seigneurs qui conduisaient ledit corps et coûta dix sols. »

Charles V mourut deux mois après son connétable (1380).

En **1382**, les Trois Etats de la Province sont rassemblés à Clermont. Ils votent au maréchal Louis de Sancerre un versement de 23 000 livres pour déployer une armée qui reprenne les forts que tenaient les Anglais en Auvergne.

(XIII.) 1383. En septembre 1383, Aymerigot Marchès, qui écumait l'Auvergne, prend le château des Mercoeur non loin d'Ardes. Dans la même semaine les Gantois prennent Audenarde. Perrot le Béarnais occupe Chaluset.

Selon Froissart, les Compagnies avaient leur principale garnison dans la forteresse « *du Mont-Ventadour, un des plus forts châteaux du monde* », tenaient plus de 60 châteaux en Auvergne, Quercy et Rouergue, et « *pouvaient aller de fort en fort jusqu'à Bordeaux* ».

« Un vrai capitaine brigand » assure Henri Pourrat.

1385. Berry a traité le mariage de sa fille avec le fils du comte de Blois. deux enfants si jeunes qu'on ne parla que de fiançailles et que chacun demeura avec ses parents.

Tandis que la fille du duc de Berry restait à Mehun sur Yèvre avec sa mère, son père se rendait auprès de Clément, en Avignon.

Bourbon et la Marche « *atout 2 000 hommes d'armes* » sont chargés par Berry de délivrer le Limousin « *des Anglais et des pillards larrons* ».

Bourbon se voit prié de reprendre Breteuil, avec Moulins pour « *mandement* ». maître et capitaine de ses gens d'armes est l'écuyer Jean Bonne-Lance.

Louis de Bourbon prend en une nuit La Roche-Aigueperse, puis enlève Ambur et Trois-Croix en Combraille où « *on trouva 200 000 marcs d'argent, la moitié en vases sacrés qu'on porta aux églises de Clermont* »

Selon Froissart il se porte vers la Roche-Sannadoire . La forteresse des Monts-Dore est tenue par Nolim Barbe, Richard Coedo fils du maire de Londres, et Robert Knoll. Christine de Pisan en dit qu'elle est une citadelle imprenable, « *merveilleusement assise* », et Louis de Bourbon la tient pour « *le coeur du pays* ». S'y étaient enfermés 300 routiers et 80 capitaines.

Le siège dura trois semaines.

Henri Pourrat raconte d'après Froissart : « *Il y eut un jour combat singulier entre le sire de Lignage, du parti anglais, et le bâtard de Glarins, Français. Les lances jetées, les deux hommes se battirent l'épée au poing. Enfin Glarins saisit l'autre à bras le corps, le jeta par terre, et là le tenant terrassé, lui leva la visière et lui porta trois coups de gantelet à la face. Il allait le tuer quand Lignage cria merci, et le duc arrêta le combat...* »

Auvergnats d'un côté et Bourbonnais de l'autre enlevèrent le château, prirent deux tours maîtresses et tuèrent « *80 hommes sur 100* ». Les Anglais se rendirent et 6 capitaines furent emprisonnés à Clermont. L'abbaye de Saint-Angel fut incendiée avec des fusées, et les châteaux de Chateau-le-Pailloux et Châlus-Champagnès repris.

Louis de Bourbon remercia Notre Dame d'Orcival en lui offrant son pennon.

Il quitta Moulins pour rejoindre La Marche et pacifier le Poitou et la Saintonge

Pendant deux ans le pays fut calme.

(XIV. XLVII). Des préparatifs de franchissement de la Manche pour porter les combats en Angleterre ont lieu à l'Ecluse. Des chevaliers y ont rejoint le roi.

Berry y arrive enfin. Le roi lui dit « *Ha ! Bel oncle, que je vous ai tant désiré et que vous avez mis temps à venir. (...). Nous dussions ores être en Angleterre.* »

Berry explique qu'il est d'abord aller inspecter la flotte devant l'Ecluse « *... mais voulut avant aller voir ses pourvéances et la navie qui était si belle sur la mer (...), et fut bien sept jours à L'Ecluse que tous les jours on disait « Nous partirons demain à la marée. » Véritablement le vent était si contraire pour cingler sur l'Angleterre que plus ne pouvait, et si était le temps tout bas après la Saint-André...* ».

« *...tous les jeunes seigneurs de France qui grand désir avaient d'aller en Angleterre car ils avaient certain espoir que tout gagner et de se mettre l'Angleterre en subjection...* »

« *Le duc de Berry pour tant qu'il était entre les princes de France le plus aîné et le plus prochain du roi car il était son oncle, et aussi il avait demeuré outre sa bonne volonté plus de cinq ans en Angleterre en otagerie pour la rédemption du roi Jean son père, si connaissait bien le pays...* »

S'opposant à son beau frère le duc de Bourgogne qui est favorable à une invasion immédiate pour rapporter de l'argent et justifier l'impôt levé, Berry fait valoir qu'il vaudrait mieux entrer en Angleterre l'été car les dangers de la mer sont moindres et les conditions d'approvisionnement de l'armée meilleures, et que mieux vaut risquer de perdre de l'argent et mécontenter momentanément le peuple « que mettre les corps en péril et en doute ».

Froissart est sur place et recueille les témoignages: « *Et il me fut dit adonc, car tous les jours j'étais à l'Ecluse, que ces choses ne furent pas si tôt conclues et que moult de paroles il y eut retournées avant que le département se fit.* »

Berry et le Conseil l'emportèrent « *il fut dit aux chefs des seigneurs, tels que le duc de Lorraine, le comte d'Armagnac, le Dauphin d'Auvergne, et à ceux des lointaines marches, qu'on mettrait le voyage en souffrance jusques au mois d'avril (...).* »

« *Ainsi se dérompit en cette saison le voyage de mer qui coûta en tailles et assises au royaume de France cent mille francs trente fois ou plus.* »

Décision qui mécontenta les seigneurs qui venaient de loin et ceux qui avaient dû « *travailler* » leurs gens pour lever les impôts.

« Lors se départirent toutes manières de gens d'armes et se mirent en chemin (...) . Officiers demeurèrent derrière pour faire profit et pour revendre leurs pourvéances, car bien savaient les seigneurs, quoiqu'on leur fit entendre de faire ce voyage en avril, que rien n'en serait fait... »

« ... ce qui avait coûté cent francs, on l'avait pour dix et pour moins... ». « le comte Dauphin d'Auvergne me dit que par sa foi il avait là des pourvéances pour dix mille francs pour lui, mais n'en eut pas mille de retour... »

(XV.) « Mort inattendue d'un écuyer auvergnat ».

Deux ans plus tard, Berry suivait le roi faire la guerre en terre de Gueldre.

« Il faut mettre ici ce qui arriva alors à l'homme d'armes le plus redouté des Anglais en Auvergne. », annonce Henri Pourrat en ouverture de sa lecture du livre XV.

Les deux armées demeurèrent face à face, en ordre de combat, quatre heures durant sans qu'il se passe rien. On s'impatientait.

« Encore advint que du soir (...) aucuns chevaliers et écuyers se recueillirent sous l'entente de chevaucher le matin (...) et fiancèrent ce soir l'un à l'autre.

« Or il y avait là un écuyer d'Auvergne (...) qui s'appelait Gourdinois, **et qui était dessous la bannière au seigneur de l'Aigre** (d'Allègre).

« Quand il vit qu'on ne chevauchait point, il fut moult courroucé (...). Gourdinois, qui aimait et désirait armes, vit qu'ils retournaient sans rien faire... »

Impatient comme ont décrit souvent les chevaliers avant le combat, il va inspecter un bois. Il y rencontre un Allemand, et Gourdinois (voir ce nom) ...

(XVI.) Bon nombre de capitaines acceptèrent l'offre que leur firent le Dauphin d'Auvergne et le comte d'Armagnac qui, chargés de cela par le roi, payaient rançon pour la libération sans combat de villes en Albigeois, Auvergne, Limousin, périgord, Quercy et Rouergue.

(XVI. XCIX). C'est à Orthez, raconte t'il, que Froissart apprit de la bouche de Bourg de Compagne et du sire de Lane-Plane, deux capitaines gascons qui tenaient des places dans la région de Montferrand, comment cette ville fut prise.

« Avenu était en cette propre année et saison, environ la moyenne de mai... » que quarante lances quittèrent Chaluset que tenait l'écuyer gascon Perrot le Béarnais. Menés par Géronnet de Ladurant, ces hommes écumèrent la région en marge de laquelle faisait régner l'ordre, Jean Bonne-Lance « *gracieux et amoureux chevalier* » du duc de Bourbon.

Perrot était natif de Ville d'Adam, que Froissart décrit comme un hameau de quelques douze maisons à *trois lieues d'Ortais* (Orthez) et qui était *au comte de Foix sire*.

Les sires Louis d'Aubière et Louis d'Apchon, et le sire de Saint-Aubin se joignirent à Jean Bonne-Lance pour aller à l'encontre des quarante lances du Béarnais. Connaissant le pays, ils vont droit vers un pas où l'ennemi passerait pour franchir une rivière « *qui est durement grande quand il pleut ou que les neiges fondent ès montagnes* ». A peine installés, ils virent arriver les Compagnons, « *abaissèrent leurs glaives, (...), crièrent leur cri, (...), rompirent cette « route » et les ruèrent jus, et les prirent et les occirent ; oncques nul n'en retourna, si ce ne fut varlets qui se sauvèrent et cachèrent pendant que les autres combattaient. Il y en eut vingt et deux pris et seize morts sur la place ; et fut le capitaine pris et fiancé prisonnier de Bonne-Lance.* »

Ramenant leurs prisonniers, non loin de Montferrand, Bonne-Lance s'avise qu'il y a moins d'un mois, une des dames en compagnie de qui il avait été « *en grand ébattement* », avait souhaité qu'on lui fit un jour rencontrer un de ces Anglais, car « *On m'a dit aucunes fois, et par especial un écuyer qui est de ce pays et qu'on appelle **Gourdinois** et que bien connaissez, que ce sont durement appertes gens d'armes, et aussi apperts ou plus que ceux de ce pays ; et bien le montrent car ils chevauchent souvent (...) et prennent sur nous villes et chastels, et les tiennent.* » Ce à quoi Bonne-Lance avait répondu qu'il en montrerait un à cette dame dès qu'il en aurait pris...

« *Grands mercis !* » avait répondu la dame de Montferrand.

Bien que leur « bataille » fut près de Clermont, c'est à Montferrand « *qui sied environ une petite lieue outre* » que Bonne-Lance mena ses prisonniers où il fut bienvenu.

Bonne-lance s'installa dans un hôtel... où vingt-sept dames et demoiselles vinrent ensemble le voir, *conjurer* et festoyer, spécialement « *celle qui demandé lui avait à voir un Anglais* ».

Bonne-Lance leur explique que ses prisonniers ne sont pas Anglais de nation mais « font guerre d'Anglais », Gascons, gens de Béarn et de Haute-Garonne, et qu'il les leur laisse le temps que soit payée leur rançon...

« *Les dames commencèrent à rire, qui tournèrent cette chose en revel, et dirent « Grands mercis ! » Bonne-Lance s'en alla en ébattement avec elles et fut dedans Montferrand trois jours en grand revel et toujours entre les dames et demoiselles (...).* « Géronnet de Ladurant et ses compagnons se rançonnèrent et leur fit très bonne compagnie Bonne-Lance... »

Bonne-Lance envoya trois hommes de Géronnet chercher leur rançon auprès de Perrot le Béarnais, à Chaluset. Il demanda à Géronnet et au reste de ses gens de demeurer à attendre à Montferrand. Il avait laissé des ordres pour savoir qui en percevrait les deniers. Cela fait, aussitôt ils partiraient.

Et les quitta sur ces mots : « *Or vous souviens, Géronnet, que je vous fais bonne compagnie. Si les nôtres, par aventure d'armes tournent en ce parti, faites-leur ainsi.* » - « *Par ma foi ! répondit Géronnet, beau maître et sire (...)* y sommes tenus ! »

Pendant quinze jours, Géronnet et ses douze hommes séjournèrent ainsi joyeusement dans un hôtel, dépensant sans compter, et en profitèrent pour visiter la ville et apprendre beaucoup de choses sur son organisation.

Perrot le béarnais refusa de payer la rançon car Géronnet et ses lances avaient choisi eux-mêmes de partir ainsi à l'aventure. Et maintenant, qu'ils en fassent de même pour se délivrer !

Les trois hommes de Géronnet s'en retournèrent vers Montferrand. Passant au pied des remparts de Clermont, ils abreuvèrent longuement leurs chevaux et observèrent les défenses de la ville. Ils constatèrent que les murs n'étaient pas bien hauts et faciles à escalader.

« *Les trois retournent à Montferrand et content ces nouvelles à Géronnet : « Ha ! cap de saint-Antoine (...)* comment cette ville de Clermont est bien prenable ! »

Une fois le dépit de la mauvaise nouvelle du refus de payer leur dette passé, Géronnet promet de rembourser 100 000 francs à Perrot dans le mois, s'il paie leur rançon et les fait libérer. Sinon il menace de « *tourner Français* ».

Sa rançon est en effet payée, prise dans une huche pleine d'argent où «... *tout venait du pillage que vous l'entendez et non pas de ses rentes du Béarn...* »

Une fois libre, Géronnet rejoint Perrot et lui explique comment prendre Montferrand, mal défendue, et où messire Pierre de Giac, chancelier de France « *a dedans cette ville de Montferrand, si comme je l'ai entendu, grand trésor* ».

Ce que fut fit le Béarnais avec l'aide de Géronnet et des principaux capitaines des « *routes* » de la région, parmi lesquels on retrouve Olim barbe (qui tenait Ouzac où se rassemblèrent les Compagnies) Ernauton bourg de Compagne, Apton Seguin, le bourg Anglais, le bourg de Carlat, Bernaudon des Iles et le sire de Lane-Plane.

Douze Compagnons dont Géronnet, « *vêtus en habits de gros varlets et marchands, à cottes de bureau, et chacun menant chevaux de harnais, tous unis, atout bats selon l'usage qu'ils ont au pays, se départirent d'Ouzac devant l'aube du jour (...)* tenant arroutés leurs chevaux comme marchands voituriers... » et se présentèrent devant Montferrand où on les laissa entrer. Ils prirent une belle chambre à l'hôtel de la couronne, et se tinrent tout cois.

Cela se passait huit jours après la Chandeleur « *que les nuits sont encore longues et froides* ». « *Toute la nuit il pleuvait et ventait, et fit un trop désespéré temps* ».

Le capitaine du guet envoya son fils, « *un jeune enfant de seize ans* » voir ses quatre hommes postés « *qui veillaient et gelaient de froid* ». Les guetteurs lui donnèrent un peu d'argent : « *Prends à chacun de nous un blanc, si nous laisse aller chauffer et dormir. Il sera tantôt onze heures.* » (...) « *Le varleton convoita l'argent et le prit, et ceux se départirent de leur guet et retournèrent à leurs maisons* ».

Cachés non loin de là, Géronnet et ses hommes virent le manège.

Pendant ce temps Perrot le Béarnais passait le long de Clermont et joignait sa route aux cent lances d'Aimerigot Marcel (Aymerigot Marchès) qui tenait Alleuze près de saint-Flour. Marchès leur apprend que le Dauphin d'Auvergne « *est en France, sur l'état que vous savez des traités que nous avons au comte d'Armagnac et au comte Dauphin.* Ils chevauchent « *tout droit à Montferrand* », après avoir un instant pensé « *escheller* » Clermont dont un des hommes de Géronnet leur avait dit que ses murs étaient franchissables.

Un habitant d'une petite maison non loin de la porte de Montferrand où se tenaient Géronnet et ses hommes les avait entendu parler et avait rampé jusqu'à eux pour savoir ce qui se passait. Il fut « *pris par la gueule* » et faillit être tué. Menacé de mort, il accepta d'aller demander au fils du capitaine du guet et aux portiers qu'on lui donne les clefs en prévision de l'arrivée de marchands. On lui passa les clefs par une petite fenêtre. A peine les eut-il en main, que Géronnet « *les tollit et puis vint au flayel de la porte et bouta d'aventure premièrement la clef en la serrure, celle qui allait et l'ouvrit toute arrière* »

Des « *Anglais* » entrent, mais peu nombreux car le capitaine du chastel n'a pas abaissé le pont-levis. Ils courent aussitôt à une deuxième porte qu'ils ne parviennent pas à ouvrir, et en brisent le flayel à coups de haches.

Quelques hommes tentent de s'opposer à l'intrusion des Compagnons, mais sont vite défaits ou tués. Enfin le gros des routes entre et se répand dans la ville...

« *Que vous ferai-je long conte ? Ainsi fut la ville de Montferrand prise, le jeudi, par nuit, devant le dimanche gras, teizième jour du mois de février, par Perrot le Béarnais et ses complices, et, sitôt qu'ils virent qu'ils étaient seigneurs de la ville, ils se logèrent par les hôtels, tout à leur aise, sans bouter feu ni faire autre violence, car Perrot le Béarnais défendit, sur la tête à perdre, que nul ne violât femme ni pucelle, ni ne bouta le feu, ni ne prit pillage, ni prisonnier grand et petit dont il n'eût la connaissance ; et que nul sur la peine dessus dite, ne grevât ni molestât église nulle ni hommes d'église, ni que rien n'y fut pris ni ôté* ».

Perrot avait coutume de « respecter » vies et biens, à l'inverse de Geoffroy Tête-Noire, précise Froissart. Mais ce respect est tout relatif puisque quelques lignes plus loin Froissart nous dira que les « *Anglais* » de Montferrand emporteront 200 prisonniers et un butin assez important en partie fait de draps, tissus et vêtements.

La nouvelle de la prise de Montferrand parvint dès le matin à Clermont où les habitants se blottirent chez eux, et dans les villes alentour pour une bonne part au duc de Berry, telles que Aigueperse, Cusset, Issoire, Riom, Thiers, Ville-Neuve sur Allier, et au château de Montpensier. La nouvelle parvint aussi à Paris où « *le roi et ses oncles en furent tout courroucés* »... Le comte Dauphin d'Auvergne et comte d'Armagnac se sentirent accusés car ils avaient la souveraineté et *la garde* du pays. Ils se *départirent* aussitôt de Paris pour regagner l'Auvergne et *remédier à ces besognes*.

(**XVI. C.**) Les routiers prirent butin en ville, mais considérèrent que les seigneurs ne les laisseraient pas garder Montferrand. Et plutôt que d'être pris, ils décidèrent de quitter la ville dès le lendemain soir de sa prise.

Avant qu'ils en partent, une troupe de 60 hommes et 30 arbalétriers, venue de Clermont, se présente devant Montferrand. Apprenant cela, une centaine de *routiers* à cheval se ruent à l'extérieur, leur tombe dessus et les met en fuite. Les « Clermontois » se cantonnent dans une vigne et leurs arbalétriers répliquent.

« Jamais on ne les fût là aller quérir ; et s'y tinrent tant que les Anglais furent retraits dedans Montferrand. « Les Clermontois perdirent 20 de leurs hommes. Il y en eut six morts

(**XVI. CI.**) En **1387**. Tout le jour le pillage se poursuit dans Montferrand. « *Droit sur le point de six heures* » les chevaux sont si chargés que seuls 60 *routiers* peuvent se tenir en selle. La caravane quitte Montferrand avec leurs prisonniers liés deux à deux, les capitaines à cheval à l'arrière alors qu' « *il était nuit et faisait brun* ». La présence de nombreux prisonniers les mettait à l'abri d'une embuscade.

« *Il me fut dit au pays même qu'ils eurent de profit en ce voyage la valeur de cent mille francs et leurs prisonniers. Seulement messire Pierre de Giac y perdit bien en or trente mille francs.* »

Déjà de nombreux seigneurs s'étaient rassemblés pour marcher reprendre Montferrand, et « *moult bien furent conseillés ces compagnons Anglais et gascons de ce qu'ils laissèrent Montferrand en Auvergne (...)* car s'ils y fussent demeurés ni arrêtés deux jours, jamais ne s'en fussent partis. » Froissart nomme les seigneurs de la Tour, de Montagu, de la Palice, d'Apchier, d'Apchon, de Tavilhac (Taulhac ?), d'Aubières, de Castelus, Guichard et Hughes Dauphin, le sénéchal des Montagnes.

Apprenant que Montferrand était libre, leur troupe se dérouta sur Saint-Pourçain et sur Moulins

« *... et savent bien (...)* que c'est que de guerre, quand si hâtivement ils ont fait leur fait. Ils s'en sont partis et retraits en leurs forts, et là ont mis ainsi leur pillage à sauf garant (...) à Ouzac ils se départirent entre eux tout leur pillage, leur butin et leurs prisonniers (...) pour aller se traire (...) les uns à Carlat et les autres à Chaluset, et ainsi de garnison en garnison.

Armagnac et le comte Dauphin lui reprochant d'avoir pris Montferrand *par ruse* alors qu'ils étaient en *traité*, Perrot leur répond qu'il n'a pas pris la ville par surprise... et est entré par la porte...

Perrot le Béarnais rentra à *Chaluset* dont il était capitaine. De même *Bourg de Compagne* à Carlat, *Olim Barbe* à Ouzac (Auzat ?), et *Aimerigot Marcel* (Marchès) à Alleuze près Saint Flour.

1388.

400 lances se trouvèrent rassemblées à Chaluset, au repaire du Béarnais. Le Béarnais, Olim barbe, Bour de Compagne et Aymerigot Marchès décidèrent d'aller en Berry sachant que le duc n'y était pas. Ils prirent Blanc en Berry et Selles.

(**XVII. XLVII.**) Froissart revient en **1379**, un an avant la mort de du Guesclin.

Il raconte comment fut pris et livré au Breton Geoffroy Tête-Noire, et ses deux cousins, Pierre et Alain Roux, le château de Pons du Bois, un écuyer à varlet, comte de Mont-Ventadour et de Montpensier, un ancien et simple prud'homme qui ne s'armait plus.

Le château lui fut repris par le duc de Berry et des chevaliers par un siège qui dura plus d'un an, en 1387 et 1388, car le fort bénéficiait d'un site qui le protégeait bien, et permettait des ravitaillements en secret par une porte dérobée.

Blessé à la tête, Geoffroy Tête-Noire mourut deux jours après, et fut enseveli en la chapelle Saint-Georges de Ventadour, laissant le château de Mont-Ventadour à ses deux cousins Roux.

Ce sont eux qui traitèrent avec Berry. Ils demandèrent 10 000 francs pour rendre la place.

Après négociations et tentatives de trahisons, les deux Bretons perdirent Mont-Ventadour, furent pris, emmenés à Paris par le sénéchal d'Auvergne. Ils furent emprisonnés au « *chastel Saint-Antoine en la garde du sire d'Asci qui gardien et châtelain était pour le temps dudit châtelet*. Ils n'y furent point trop longuement, mais ils furent rendus et délivrés au prévôt de Paris et amenés en Châtelet et là jugés à mourir comme traîtres et rebeurs au royaume de France. Si furent livrés au bourreau et mis et liés sur une charrette et amenés à la trompette jusques à une place qu'on dit aux Halles ; et là mis au pilori et tournés quatre tours devant tout le peuple. Et ils furent lus et publiés tous leurs faits, et puis furent

décollés et écartelés, et envoyés les quartiers aux quatre souveraines portes de la ville. Ainsi perdirent les vies honteusement et le fort chastel de Ventadour. »

(XVIII.)

Henri Pourrat : « En 1385 le duc et la duchesse de Berry avaient fiancé leur fille Marie au comte Louis de Blois ».

Froissart : « A ces noces de Louis de Blois et de madame Marie de Berry, eut en la cité de Bourges, grandes fêtes et grands ébattements, et grandes noces et solennelles, et grands joutes de chevaliers et écuyers ; et durèrent les fêtes plus de huit jours. Quand tout se fut accompli, le comte de Blois et la comtesse prirent congé au duc de Berry et à la duchesse (...) et s'en retournèrent à Blois et emmenèrent avec eux leur jeune fille ».

En celui an aussi (1385) épousa Jean de Berry, fils au duc de Berry, qui pour ce temps s'appelait comte de Montpensier, Marie de France soeur au jeune roi Charles de France.

Froissart recorde ensuite les veuages du duc et de son fils Montpensier la même année 1385, puis les négociations et le remariage du duc.

(XVIII. CXXXI et CXXXVII).

En dernier chapitre de « Batailles et Brigandages », le comte d'Armagnac mort dans Pavie, sur un lit de la demeure de Jacques de la Verme après avoir trop bu d'eau froide au « chaud de la journée », ses batailles et ses routes débandées et occises, Pourrat conclut d'après Froissart que les Anglais ne firent « plus grand chose en Auvergne ».

En 1392, 1393, les routes prirent le château d'Opme, celui de la Roche d'Onnezat devant Clermont.

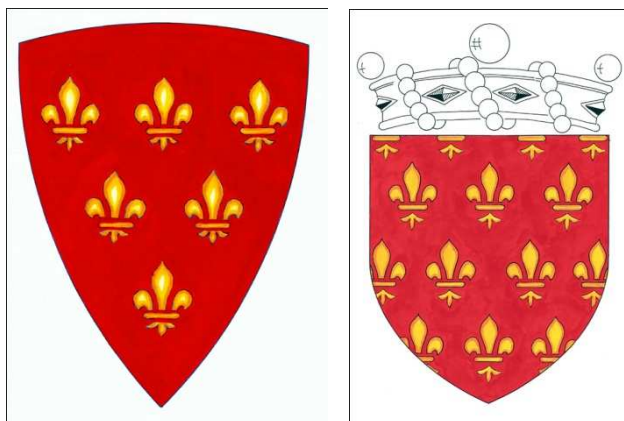
Les routes de Villandrando ont tourné Français depuis 1427, et ravagent Aigueperse en 1431 au nom de Charles VII roi de France. La même année, Rodrigue de Villandrando entre en personne dans Ambert.

Mais messire Jean Froissart a arrêté ses chroniques depuis 1400.

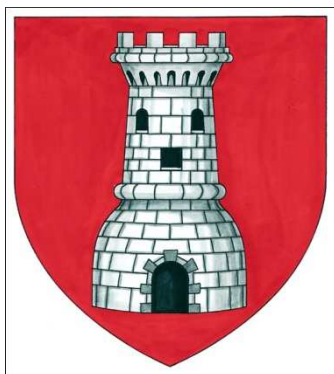
Et Pourrat de fermer le livre :

« Ils (les compagnons des routes) firent la guerre comme du Guesclin la voulait, sans dommage pour les laboureurs, les gens d'église, les femmes et les enfants.

« Et voilà que les pillards deviennent des vainqueurs. »



Ecus des Alegre, barons d'Allègre



Ecu des Tourzel d'Allègre au XIVE s